

# REVUE UNIVERSELLE

(Religion, littérature, beaux-arts, sciences, géographie, voyages, etc., etc....)

Directeur : Léon Féval

F. X. LEMIEUX, Communes, Ottawa, Ont.

## REDACTION, ADMINISTRATION ET PUBLICITÉ

Adresser toutes les lettres :

à M. LÉON FÉVAL

Directeur de la REVUE UNIVERSELLE

Rue St-Jean, No. 246  
QUEBEC.

## AVIS.

Tout abonné qui ne nous aura pas prévenu de son désir de cesser de recevoir notre journal à l'expiration de l'abonnement sera censé vouloir le continuer.

Toute personne qui ne nous aura pas refusé ce numéro dans la semaine qui suit son édition, sera tenu de payer à la présentation la quittance d'un abonnement de six mois.

## TARIF DES ABONNEMENTS :

Un an..... \$2.50

Six mois..... \$1.25

Le Numéro 5 ct.

## Sommaire

Pages inédites. Le Pape en promenade avant la prise de Rome.....	PAUL FÉVAL.
Souvenir des années de débuts autobiographique.....	ANDRÉ THEURIET.
La mort de Coquelicot.....	RENÉ MAZEROY.
Le caractère français apprécié par un anglais.....	DE ROQUEBRUNE.
Fin de vision (Poésie).....	L. F.
Courrier littéraire, (deux lettres inédites de.....)	OCTAVE FEUILLET.
Baptiste ou le chef du parti bleu (nouvelle).....	GEORGE BEAUME.
Existences brisées (nouvelle).....	LÉON FÉVAL.

## PAGES INÉDITES

L'heure était venue pour Paul Féval ou les souvenirs pieux de son enfance, la vertu de son père, la sainteté de sa mère ; ou la pureté du foyer domestique, les prières de sa femme et de ses enfants, l'avaient enveloppé, terrassé, vaincu. L'honnête homme qu'il avait toujours été, s'était relevé chrétien pratiquant, dévot, il se trouvait du même coup, que son talent s'était renouvelé, qu'en s'épurant, ils s'était fortifié ; ce converti, à l'étonnement de tous avait entrepris : les Etapes d'une Conversion et c'est à cette époque également qu'il écrivit ses impressions de voyage que nous avons recueillies et qui sont inédites. L'article qui suit est emprunté au souvenir d'un de ses voyages à Rome en 1864. Paul Féval avait alors 48 ans.

## Le Pape avant la prise de Rome

C'était un beau jour d'octobre, à l'heure où le soleil descendant vers la mer d'Ostie, éclairait d'un reflet doré la croix qui surmonte le dôme de Saint-Pierre. La foule emplissait la Promenade de Rome, sur le mont Pincio, près de la place et de la porte du Peuple, répandue dans les allées ombragées de grands arbres, le long des pelouses, des massifs décorés de statues, montant et descendant par les rampes multipliées et les terrasses exhaussées l'une sur l'autre, ou s'arrêtant à l'extrémité de l'esplanade pour contempler devant soi la ville de Rome toute entière, les cent clochers de ses églises, les dômes de ses basiliques, les obélisques dressés au milieu de ses places, et les débris de l'ancienne cité depuis la muraille rompie de son Colysée jusqu'à la coupole du Panthéon, transformé en temple chrétien. Les voitures se succédaient emportant les grands seigneurs russes, les blondes filles de l'Allemagne, les ladies anglaises, les citoyens de l'Amérique, tout ce peuple d'étrangers, de riches, de voyageurs que, de tous les points de la terre, attire la Rome éternelle, autre et foyer du monde et maîtresse des âmes ; et du milieu des arbres et des groupes de fleurs s'élevaient les accords retentissants des clairons, les flûtes et les cors, redisant à la foule nonchalante les airs aimés des fêtes et les danses.

Tout à coup, sur la place, au bas de la promenade, apparaissent les casques étincelants des cavaliers escortant une voiture qui, au trot de ses quatre chevaux, s'approche rapidement et gravit les rampes du Pincio. Dans cette voiture un vieillard vêtu de blanc figure calme et sereine, qui s'incline vers le peuple avec de doux yeux et un bon sourire : tout le monde l'a reconnu, c'est le Pape ! et l'on s'empresse, on court en un instant la place est déserte. Lorsque, nous élançant avec

mille autres à sa suite, nous eûmes atteint l'esplanade, le Pape était descendu de voiture et s'avancait à pied au milieu de la foule.

Et à mesure qu'il avançait, cette foule s'accroissait et se hâtait pour le voir et être bénie et s'écartait, laissait un large espace vide marqué par une ligne idéale que traçait une crainte respectueuse, et, d'un mouvement unanime, instantané, tombait à genoux.

À genoux devant ce vieillard, toute cette société élégante, aristocratique, étrangère : les voitures s'arrêtaient, les dames en descendaient et s'agenouillaient dans la poussière, sans souci de leurs belles robes ; les cavaliers mettaient pied à terre, et le drapeau à la main pliaient le genou côte à côte de leurs laquais galonnés ; et tout le long de la route une double haie vivante à genoux se découvrait et laissait la tête sous la main étendue qui appelait Dieu sur elle : hommes, femmes, prêtres, militaires, riches, nobles, voyageurs et Romains, nul ne songeait à résister.

On avait vu naguère, les envoyés de ces peuples d'Amérique, qui se heurtaient avec tant de violence dans une guerre sans merci, poussés par un même esprit venir invoquer la médiation du Saint Pontife, demandant qu'il élevât la voix entre ces hommes fous de haine et de colère. Ils savaient bien qu'il est une maison où le père veille et suit de sa pensée et de sa prière ses enfants de tous les noms, ceux qui obéissent et ceux qui protestent ; une patrie commune aux fidèles qui sont restés et aux fils volontairement exilés, et que bien au-delà, au-dessus de leurs églises isolées et dispersées, il est un homme qui, sur le tombeau de l'apôtre, tient la place de l'apôtre, seule sérénité inaltérable dans le monde, le vrai prêtre qui représente Dieu sur la terre. Et devant cette majesté sans pareille, leurs préjugés avaient été comme effacés ; en face du chef de l'Eglise universelle, ils ne s'étaient sentis que chrétiens.

De même ici, il n'y avait plus de schismatiques, d'hérétiques : les Russes, les Anglais, et aussi les fiers yankees, entraînés par le sentiment général, se courbaient bien bas, et respectueux, immobiles attendaient et recevaient le regard tendre du père qui les reconnaissait et les allait chercher.

À chaque instant la foule le dépassait pour le mieux voir elle ne se lassait pas, et, après l'avoir vu ici, courait plus loin pour l'apercevoir encore. Parmi cette vénération universelle éclataient les témoignages innattendus de zèle et de dévouement : des jeunes gens, des soldats, des femmes, des prêtres, pressaient affectueusement leur cœur de leurs deux mains pour le prendre et le lui donner ; un vieillard en longs cheveux blancs, agenouillé au milieu de l'allée, avec un geste passionné, lui envoya un baiser. Une émotion invincible étreignait les poitrines ; on ne se communiquait son impression que par un serrement de mains, un regard, plusieurs tremblaient, ébranlés jusque dans le plus profond de leur cœur, d'autres auraient voulu parler, s'écrier, ils ne le pouvaient ; s'ils avaient ouvert la bouche ils auraient éclaté en larmes. Il y avait longtemps que Pie IX n'avait

paru en public, le peuple allait après lui, cédant à une force irrésistible comme cette vertu qui attachait la multitude au pas du Christ, avide de le contempler et de lui prouver son amour.

Oui, son amour : la curiosité fait accourir les peuples autour des rois, la crainte les fait se courber, l'habitude pousser des acclamations, mais quel prince peut-être assuré qu'on l'aime ? où vit-on une foule étrangère exprimer sa fidélité à un roi étranger ? Elle revenait à la pensée, cette parole de Napoléon à Sainte-Hélène sur la divinité de Jésus-Christ : " Ce qu'il y a de plus difficile au monde, où les plus grands hommes ont échoué, Jésus-Christ l'a voulu il a demandé l'amour des hommes, et il l'a obtenu, il s'est fait aimer. " La aussi c'était le Christ qu'on aimait dans celui qui représentait Jésus-Christ.

Cette scène, la plus grande et la plus sublime à laquelle il soit donné d'assister, avait duré une demi-heure. Le Pape était arrivé à l'extrémité du Pincio, vis-à-vis le palais de l'Académie de France ; autour de sa voiture où il était remonté, la foule accourue de tous côtés se pressait plus nombreuse. Jusque-là un sentiment religieux avait fermé toutes les lèvres ; pas un cri n'avait interrompu le silence de ces chrétiens qui ne voyait que le Pontife. À ce moment, un de ceux qui étaient le plus près, un Français,—elle prend toujours l'initiative cette race française, lors de la proclamation de l'Immaculée Conception, on reconnaissait parmi les quatre mille prêtres réunis à Rome les Français à leur enthousiasme et à leur flamme—un Français fut ému d'un généreux mouvement. Cette multitude avait été comblée de bénédictions, elle avait reçu, elle n'avait pas assez donné. Le Père venait de passer de bien tristes jours, et dans l'avenir il entrevoyait peut-être de nouvelles angoisses. Était-ce assez de ce respect muet de ses fils pour attester leur tendresse ? Ne lui devaient-ils pas une parole qui lui prouvât que des cœurs ardents ressentaient et partageaient ses douleurs ? Au moment donc où allait être donné le signal du départ, un Français se leva et d'une voix forte et éclatante : *Vive le Saint-Père !* s'écria-t-il, *Vive le Saint-Père !* crièrent aussitôt deux mille voix. La trainée de poudre n'attendait que l'étincelle. Tout ce peuple, la plupart étranger, s'était contenu, ne sachant s'il convenait de s'exprimer plus vivement, n'osant de ses acclamations troubler la paix de la suprême majesté sacrée. Et maintenant que les cœurs étaient ouverts joyeux de se pouvoir épandre en liberté, ils ne se retenaient plus, les bras levés, les chapeaux s'agitaient les cris de *Vive Pie IX ! Vive le Saint-Père !* retentissaient en français, en italien, en anglais, dans dix langues, manifestation universelle, catholique dans le sens le plus entier du mot, de chrétiens de toute race et de tous les pays de l'univers. Pie IX tressaillit à cet élan d'enthousiasme, sa figure fut illuminée de bonheur ; d'un regard confiant il embrassa cette foule agenouillée, et étendant ses mains sur les fronts courbés, comme le soir le père de famille, il les bénit.

## SOUVENIR DES ANNEES DE DEBUT

André Theuriet

### I

Lorsqu'on a passé la cinquantaine et que, sur le revers de la colline de la vie, "la nuit douteuse" fait, comme l'a dit Victor Hugo,

... Parler le soir la vieillesse douteuse, on cède volontiers à la tentation très douce d'évoquer tout haut les souvenirs de sa première jeunesse. Cette démangeaison autobiographique a deux causes : d'abord le plaisir égoïste et très humain qu'on éprouve à parler de soi ; puis le besoin qu'on a de se rajeunir en se retrempanant dans la fontaine de Jouvence du souvenir. — J'obéis aujourd'hui, comme beaucoup d'autres, à ces deux secrets mobiles, bien que je n'aie d'aventures extraordinaires à conter peut-être, — c'est l'excuse que je me donne hypocritement à moi-même, — les curieux de psychologie littéraire trouveront-ils quelque intérêt à connaître quelles circonstances ont poussé vers la littérature un garçon élevé dans un milieu provincial absolument réfractaire, et jusqu'à trente ans attaché, loin de Paris, à des fonctions administratives qui auraient dû à jamais le dégouter de la manie d'écrire. — L'ennui de ces sortes de confessions retrospectives, c'est que le moi y tient forcément une maîtresse place, — ce qui est gênant pour la modestie de l'écrivain, et ce qui, à la longue, peut devenir agaçant pour le lecteur. — J'essayerais très sincèrement à cet inconvénient en me montrant très sincère et en parlant de moi-même moins que des choses et des gens au milieu desquels j'ai vécu.

Je suis né par hasard, le 8 octobre 1833, à Marly-le-Roy, où mon père avait été nommé receveur des douanes. Je dis "par hasard" car mon père était Bourguignon, ma mère Lorraine, et ils n'habitaient Marly que depuis un an quand cet événement eut lieu. Je vins au monde, non loin de la forêt, dans une petite maison de la rue des Vaux, voisine de la propriété qui appartient maintenant à Victorien Sardou. Je ne me rappelle aucunement ce premier gîte, car j'avais dix-huit mois à peine lorsque nous allâmes occuper dans la Grand'Rue une maison bâtie en équerre, sur cour et jardin, et dont je vois encore la massive porte cochère cintrée formant une encoignure en retrait. C'est de là que datent mes premières souvenirs assez confuses. Devant le spectacle qui se montrait à mes yeux écarquillés d'enfant, j'étais plus impressionné par les choses que par les personnes. Je ne me rappelle plus les figures des gens, mais je vois très distinctement les fleurs roses de pêchers du jardin, et les chasselas pendant à la treille. Je me souviens ne mes promenades sur l'emplacement du château de Marly, où je trouvais des fragments de marbre épars dans la terre fraîchement remuée ; je me rémémore les châtaigniers de la forêt et j'ai encore dans l'oreille, le bruit mat des châtaignes tombant sur la mousse. Cette récolte des châtaignes en automne a été une

de mes vives sensations de ce temps-là. Plus tard, à l'époque de ma vingtième année, après être resté dix-sept ans dans un pays où le châtaigner ne croit pas, je traversais un matin d'octobre une châtaigneraie du Poitou ; j'entendis tout à coup le bruit sourd des châtaignes pleuvant sur la mousse et je m'agenouillais dans la bruyère humide pour ramasser avec un attendrissement fraternel, ces fruits à l'écorce vernissée et brune qui réveillaient en moi les sensations de ma petite enfance. — Au fond, notre personnalité est bien moins indépendante du NON-MOI que nous ne l'imaginons. Le monde extérieur nous pénètre constamment, et constamment nous lui laissons une parcelle de nous-même. Quand nous y regardons attentivement, nous sommes obligés de reconnaître qu'entre nous et lui il y a une sympathique parenté dont les liens ne se rompent même pas à la mort.

C'est dans cette maison de la Grand'Rue que je reçus ma première impression morale. — Ma mère qui était très pieuse, m'y parlait déjà du paradis et de l'enfer. Un après-midi que j'étais, désœuvré, par la cour, j'aperçus au fond de la niche à chien quatre nouveau-nés qui, en l'absence de leur mère, s'étaient blottis en boule dans la paille. Une perverse curiosité me poussa à m'emparer des petits chiens et à les porter, "pour voir", dans le bassin du jardin ; mais quand je les vis nager misérablement au milieu de l'eau verdâtre, j'eus la conscience de ma scélératesse, ma sensibilité s'éveilla et je voulus repêcher les naufragés ; malheureusement ils se tenaient trop loin du bord et le bassin me paraissait grand comme un lac. Je m'enfuis plein de terreur et songeant en mon âme de quatre ans que, bien certainement, l'enfer était destiné à punir de pareils méfaits. Je ne sais plus si on réussit à opérer le sauvetage des petits chiens, mais je me souviens d'avoir entendu le lendemain le locataire du rez-de-chaussée proclamer que "cet enfant était possédé et qu'il finirait mal". — C'est ainsi que s'éveilla mon premier remords.

Ma mère s'ennuyait à Marly ; elle avait la nostalgie de son pays lorrain ; elle harcelait mon père pour qu'il sollicitât sa nomination dans le Barrois, et elle finit par y réussir. — Si, aux termes du code, "la femme doit suivre son mari" en fait, c'est le mari qui suit sa femme, sur cent fonctionnaires mariés il y en a bien quatre-vingts qui finissent leur carrière dans le pays de leur femme. Mon père, encore qu'il aimât les environs de Paris, obéit à cette loi quasi générale et, vers le printemps 1838, nous quittâmes Marly pour Bar-le-Duc. De ce fatigant voyage de vingt-quatre heures par la diligence Lafitte et Caillard, je n'ai retenu que deux ou trois menus incidents : — une jatte de fraises en pyramide portée par une femme dans les rues de Paris ; la furtive silhouette des arbres de la route qui semblaient fuir de chaque côté de la voiture ; l'étrange soutillement de la mèche du fouet du conducteur sur la croupe des chevaux ; puis la vue de mon grand père nous attendant par une pluie battante dans la rue où s'arrêtaient les diligences.

C'est à Bar-le-Duc où je suis resté jusqu'à ma dix-

huitième année, que j'ai goûté les émotions, les joies, et les émerveillements de l'enfance ; c'est là que mes désirs d'écolier se sont éveillés, que mon cœur d'adolescent a battu ; là que chaque arbre, chaque ligne d'horizon, chaque coin de rue, me racontent encore aujourd'hui des histoires familiales. La ville avait alors une physionomie originale que la création du chemin de fer et des constructions militaires faites depuis 1870 ont altérée en grande partie. La ville haute, ancienne résidence des ducs de Bar, — avec les vestiges de son château, sa massive tour de l'Horloge coiffée en éteignoir, ses vieux hôtels des conseillers à la chambre des comptes, son pâquis aux ormes, centenaires, ses jardins en terrasse dévalant jusqu'aux quartiers bas, arrosés par un canal de dérivation, — a seule conservé du caractère. Mais, à l'époque de mon enfance, la rue du Bourg, que nous habitions offrait de quoi réjouir un poète ou un artiste, avec sa double rangée de curieuses maisons bâties au XVII<sup>ème</sup> siècle, accostées presque toutes d'un perron en pierre, garni d'une rampe en fer forgé. Les façades de ces logis étaient décorées et sculptées dans le goût de la Renaissance et, le long des chéneaux du toit, de fantastiques gargonilles, dégorgeaient les eaux pluviales, sur la tête des passants. A l'intérieur, des pièces tendues de verdure, les cours enquirandées d'aristoloches, les vastes greniers encombrés d'antiquailles, étaient prodigieusement suggestifs, pour une imagination d'enfant. Et les hôtes de ces pittoresques demeures : — gentils hommes revenus de l'émigration, chevaliers de Saint-Louis, respectables chanoinesses et décolorées comme des fleurs sèches, vieux officiers de l'empire, anciens députés à la convention — toutes ces figures depuis longtemps disparues, s'harmonisaient à souhait avec le cadre antique et charmant qui les enfermait.

Ma grand mère maternelle fut chargée de m'inculquer les premiers principes de lecture. C'était une petite femme au nez camard, aux yeux bleus, très vifs, au teint bilieux ; alerte, remuante, économiste, excellente ménagère, mais terriblement despote. Elle me tenait pendant des heures, le nez sur mon abécédaire, dans une pièce où étaient reproduits en grisaille des épisodes de la retraite de Russie. Les images des grognards bivouaquant dans la neige détournaient souvent mon attention, et chaque fois, une aiguille à tricoter, cinglant mes doigts, se chargeait de me rappeler à l'ordre. Je ne sais si ce fut à cette méthode démonstrative que je dus mes progrès, mais j'appris à lire très vite et le premier usage que je fis de ma science toute neuve fut de dévorer un livre de mythologie qui me tomba sous la main. Les étonnantes aventures que contenait ce volume, orné d'estampes représentant les dieux et les demi-dieux, me passionnèrent. La voracité de Saturne, la jalousie de Junon, les métamorphoses de Jupiter, les amours malheureuses d'Apollon Délien, les exploits de Bacchus et d'Hercule, Hébé, Pan, les Nymphes, toutes ces légendes si éclatantes de jeunesse et de beauté, m'enchantèrent et j'y croyais absolument. Les enfants ont l'âme candide des peuples primitifs, et tout ce que

je lisais était pour moi article de foi. Lorsque ma famille scandalisée, voulut me faire revenir de mon erreur et me démontrer, à grand renfort de catéchisme et d'histoire sainte, que les récits de mythologie étaient de pures fables, je sentis un froid subit me tomber sur l'imagination. Le ciel des chrétiens me parut ennuyeux et gris à côté du radieux Olympe des dieux grecs. En dépit du mal qu'on se donna pour m'expliquer la supériorité du spiritualisme chrétien sur les fictions du vieux polythéisme, je ne fus jamais qu'à demi convaincu. Aujourd'hui encore je ne suis pas converti et je goûte une intime douceur à me répéter comme une incantation, ces deux vers de Sainte Beuve :

Vieux paganisme antique, es-tu mort ?... On le dit ;  
Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit.

Une autre influence vint me pousser sur cette pente naturaliste. Mon grand-père était un ancien forestier. Après avoir servi sous l'Empire et s'être élevé jusqu'au grade de capitaine de dragons, il avait quitté l'armée à la Restauration et, grâce à la protection de son compatriote le maréchal Oudinot, il avait été bombardé sous-inspecteur des forêts à Angoulême. Mis à la retraite en 1830, il était revenu manger sa pension dans son pays natal mais il conservait l'amour de la vie forestière et il avait acheté aux environs de Bar un petit bois où il passait dans la belle saison une bonne partie de ses journées. Il se plaisait d'autant mieux dans cette solitude qu'il échappait ainsi aux aigres remontrances et au despotisme de ma grondeuse grand-mère. Le brave homme était tout l'opposé de sa femme : — d'humeur débonnaire, aimant à bien vivre, très gourmand, il avait le cœur sur la main, et la main toujours prête à dénouer les cordons de sa bourse. Il me gâtait et je l'adorais. Dès que le printemps pointait, je guettais anxieusement les jours de beau temps qui coïncidaient avec mes jours de congé. Je ne me tenais pas de joie, quand mon grand-père me criait, au saut du lit : — Allons drôle, chausse tes gros souliers, le temps est beau et nous irons au bois cet après-midi !.....

ANDRÉ THEURIET.

(A suivre)

— o o o —

## LA MORT DE COQUELICOT

### Episode de la guerre franco-prussienne

Le régiment montait la dernière côte.  
Dans un embrumement de poussière blonde apparaissaient les capots bleus, les pantalons garance avec leurs couleurs criardes qui se brouillaient, se

fondaient aux rayonnements perdus du soleil agonisant en une masse mouvante, vague, sur laquelle les cuivres des ceinturons, les grenades des schakos et l'acier mat des culasses plaquaient leurs luisants métalliques.

Les hommes chantaient à pleine voix.

Et les refrains joyeux allumaient des sourires aux lèvres des filles hâlées qui dans les champs, regardaient penchées entre les longues tiges roussies des maïs.

La côte était raide, ardée de soleil, de l'aube au crépuscule. Un ruban de route blanc, qui n'en finissait plus, jalonné de quelques peupliers malades. On eut dit avec leurs branchages maigres, moisissés, rougis par la poussière et les chenilles, de ces squelettes qui grelottent sur les fresques macabres du campo santo.

Pendant l'étape se tirait, comme disent les troupiers. A chaque borne dépassée, les quolibets montaient plus raillards vers le ciel ensanglanté : "Encore un kilo dans le soc ! A quand l'enterrement cadet ?"

La chanson interminable reprenait :

Ma capote à six boutons ;  
Marchons,  
Marchons, légère, légère  
Marchons légèrement  
Ah ! comme ça va donc vite,  
Comme ça va donc bien !

Les têtes se redressaient. Chacun remontait le havresac d'un machinal coup d'épaule, le trainaillement des godillots semblait moins lourd, moins lassé sur le cailloutis de la route comme s'ils eussent respiré, tous, cette grasse odeur de bouillon qui s'échappe des gamelles alignées à la porte des cuisines, à l'heure où, par toute la caserne, le clairon sonne allégrement la soupe du soir.

Les choses n'allaient pas si bien à l'arrière garde où se suivaient lentement, à la queue-leu-leu, les voitures à bagages et les carioles des cantiniers.

C'était une misère de voir toutes les vieilles rosses butter à chaque pas contre les pierrailles, tendre désespérément leurs cous que les licols avaient tatoués peu à peu de larges lépres jaunâtres. Et les fouets claquaient, claquaient mêlants leurs déchirements au crachement rauque des jurons, aux "hue !" qui se prolongent sur les vineuses lèvres des rouliers.

A mi-côte ne pouvant plus suivre la filée, une des voitures s'arrêta.

Une grosse patache retapée, sur laquelle quelque barbonilleur d'enseignes avait écrit en grandes lettres blanches : "Saroulhas (Marius) cantinier du 2<sup>e</sup> bataillon, 18<sup>e</sup> régiment d'infanterie."

Le cheval venait de s'abattre, et ses genoux sanglants avaient laissés dans la poussière deux traces rondes d'un rouge noirâtre. Il renifflait bruyamment. Ses flancs palpitaient avec des frissons qui faisaient saillir sous le poil blanc des vertèbres apocalyptiques. Dans ses gros yeux écarquillés, humides, s'épandaient des regards effarés, brûlés d'un épouvantement morne en contemplant la côte

qui allongeait sa barre droite jusqu'à la ligne mystérieuse de l'horizon.

Toute la bohème d'arrière garde se tassa près de la carriole.

Les trainards qui boitaient au premier kilomètre les vétérans chevronnés que le médecin laisse monter dans les voitures ; des musiciens ; un marchand de café ambulante qui, sa machine sur le dos, court devant les faisceaux pendant les haltes ; les soldats de l'escorte ; le vaguemestre ; les gargoutiers. Et les uns poussaient des galets sous les roues, les autres criaient avec des gestes extravagants de fantoches.

Madame Saroulhas, une bedonnante commère aux joues couperosées avait ouvert le caisson, et l'on déchargea les tonnelets de vin, et les boîtes de fer blanc maculées de caillots graisseux. Au milieu de ce grouillement affairé, le vaguemestre sacrait d'une voix éraillée et, à chaque instant, il rabattait sa main devant ses yeux pour apercevoir le régiment et son convoi s'éloignant de plus en plus.

Saroulhas avait pris la bride du cheval et, dans son patois gascon, il lui jetait tantôt des maux doux flatteurs comme des attouchements de caresse, tantôt des litanies d'ordures où revenait sans cesse comme un répons, le mot "Coquelicot."

Il y avait huit ans déjà que la pauvre bête avait été baptisé de cet agreste nom, où semblent vibrer les frémisses solennels des blés murs ondulants sous les ardentes flambées d'août, quand crécellent les cailles et les cigales vertes. Ce fut un jour d'automne, trempé d'averses,—à Metz.

L'armée des victorieux était partie, la veille désarmée, crevant la faim, la honte et les fèvres malsaines des boues éternelles. Elle suivait le chemin d'Allemagne, le chemin des citadelles sombres entre deux haies de soldats prussiens.

Et les derniers chevaux épargnés par les boucheries du blocus avaient été lâchés dans la pleine du Ban-Saint-Martin. Ils erraient par les ruelles du village, écorçant les arbres défeuillés de leurs grandes dents blanches le bois des portes qui craquaient. Et presque tous s'en allaient rouler n'importe où, sur le tas de fumier, sur les cailloux frangés d'orties, au pieds des murs, et leur chute souscrit comme le bruit creux d'une futaille vidée.

Saroulhas avait ramassé Coquelicot dans la plaine devant un rectangle, encore tracé, autour duquel les piquets d'une tente restaient plantés.

Le cheval attendait là, comme un caniche fidèle, le retour du régiment parti à pied et celui de son cavalier accoutumé, un brigadier-trompette d'artillerie qui jusqu'à la capitulation, avait chaque jour été marauder la provende de sa bête, quelquefois jusqu'aux avant-postes, à Longeville, à Moulin, où les belles venaient lui chanter aux oreilles leur siffante musique. Le cantinier lui tendit une poignée d'avoine. Coquelicot le suivit. Depuis cette date noire, l'homme et l'animal ne s'étaient plus quittés, comme uni par un pacte fraternel.

"Hue ! hue dou !" s'écriait Saroulhas en tirant la bride de toutes ses forces.

Comme si le cheval eût pu comprendre, il lui débitait un tas de gloses, des promesses attirantes

qui passaient sur sa langue avec des inflexions presque gourmandes.

“ Hue doun ! ” tu auras de pleins setiers d’avoine, biel couqui ; et du foin de maï, tout rempli d’herbes qui sentent bon ! Hue doun ! je t’apporterai du pain blanc à l’écurie, et des écorces de melon jaunes qui jutent. . . . ” De temps en temps Coquelicot tournait sa tête vers le cantinier, et l’expression de ses yeux décolorés avait quelque chose de si douloureusement résigné que les paroles s’arrêtaient étran­glées dans la gorge de Saroulhas.

La carriole avançait toujours. Ceux qui ne portaient rien sur le dos poussaient par derrière et aux roues. Mais Coquelicot retombait à toutes les pierres heurtées, comme s’il eut suivi un funèbre chemin de croix. Ses genoux n’étaient plus qu’une plaie saignante, élargie, tourmentée par la pigûre cruelle des mouches.

Saroulhas glouissait avec un entêtement brutal : “ Hue ! hue doun ! Feignant ! ”

Le cheval se relevait. Ses poils étaient collés d’une sueur baveuse. Les crins de sa queue pendaient inertes, n’ayant même plus la force de balayer les essaims tourmenteurs. Et, à chaque pas, l’échine craquait, la tête s’inclinait davantage vers le sol, comme oppressé d’un sommeil inéluctable.

La voiture arriva enfin au haut de la côte. Pour la neuvième fois Coquelicot était tombé, mais son affaissement avait été si lourd que le brancard et les traits gisaient brisés sous ses flancs amaigris. C’était la fin.

Les jambes se raidissaient avec des convulse­ments qui rayaient la route. Les naseaux verdissaient. Les prunelles s’éteignaient vitreuses, fixement perdues dans une contemplation invisible. Et les dents ressortaient serrées comme un étau.

Saroulhas s’était agenouillé. Il avait pris entre ses deux bras, ainsi que pour un enfant malade, la tête lassée du cheval. Comme à un ancien camarade, il lui parlait de leur passé commun. Il le suppliait de vivre. Et il montrait à Coquelicot Saint-Martéjoux qui éparpillait au bas de la colline ses maisons à demi cachées dans une ceinture verte d’arbres et de prairies. Les ardoises des toits, les flèches des clochetons, les façades plâtreuses des casernes se profilèrent sur les lueurs violettes du ciel, comme sur les pans étendus de ces immenses draperies qu’on tend dans les neufs d’église, à la Passion. Le vent apportait par trainées l’inquiète rumeur de la ville, des envolées lentes des cloches, des anhélements d’usines, un carillon horaire et les lambeaux des dernières chansons que le régiment répétait avant de franchir les portes de la ville.

“ Regarde donc, vieux, disait Saroulhas. Ne vois-tu pas ton écurie là-bas, tout là-bas contre la caserne ? On n’a donc pas faim ce soir, Bielo conquinasso ! ”

Puis, bientôt il ouvrit ses bras et abandonna la tête du cheval qui semblait de plomb, tant elle devenait pesante.

Autour d’eux les troupiers se taisaient, immobiles, anxieux. Les rires se mouraient devant l’agonie du cheval. Les vingt-huit jours eux-mêmes

attendaient haletants, cette suprême secousse qui tord la bête mourante comme si la vie voulait briser le moule dont elle s’envole pour jamais, lorsque, d’une des casernes, — la caserne d’artillerie, — au loin, comme un écho perdu, s’éleva une sonnerie de trompette, cette sonnerie de la Botte à Coco qui fait bruire dans les écuries toutes les chaînettes auparavant silencieuses le long des râteliers.

Alors soulevé par une force résurrectrice, Coquelicot se dressa sur ses quatre jambes qui flageolaient. Ses oreilles pointaient droites sur son front. Ses paupières se dilataient, espérantes, baignées d’une allégresse infinie, et la tête au vent, il poussa par deux fois un hennissement qui semblait métallique.

On eut dit qu’il se croyait encore aux temps d’autrefois, vers le champ des manœuvres, un jour de rêve, emporté au galop, à travers la stridente unisson des trompettes qui repétaient la marche coutumière de l’artillerie, les altiers “ tara, tara, ta ” secondés par la tumulte sourd des canons.

Il fit quelque pas droit devant lui. Puis sans un râle, sans une convulsion, il s’abîma massivement dans la poussière.

Son cadavre barrait à moitié la route de sa grande carcasse grise.

Sur une borne kilométrique, Saroulhas sanglotait désespéré.

Le crépuscule tombait étendant ses premières ombres comme un suaire bleuâtre.

“ Pauvre vieux ! ” murmura le vaguemestre. Et n’apercevant plus le régiment que comme un point noir qui disparaissait à l’horizon, il se retourna vers les soldats arrêtés.

“ Tas de clapins ! hurla-t-il. Pas de gymnastique ! marche ! ”

Et l’arrière garde descendit la colline en courant.

RENÉ MAZEROY.

— o o o —

## ESSAIS ET NOTICES

### *Le caractère français apprécié par un anglais*

Le dernier numéro de l’*Athenæum* contient un remarquable article de psychologie internationale à propos d’un livre américain de M. Brounel sur le caractère français (French traits), ouvrage d’un tour très original et très indépendant. Le critique d’accord avec l’auteur sur la plupart des points, lui reproche de faire le caractère français trop simple et trop peu complexe. “ Il est injuste à un compatriote de M. Howils (le chef de l’école réaliste américaine, sèche à l’extrême) de refuser tout sentiment aux compatriotes de Racine, Lamartine, Michelet, Vigny, Fromentin, Tully, Prudhomme, et même sous toutes réserves, de Bourget. Son apprê-

ciation du caractère normand, d'après Anatole France "Plein de ferme et haute raison, point rêveur, peu curieux des choses d'outre-tombe. Dans le mélange de types qui produit le caractère français, l'élément normand est sans doute le plus fort ; mais le Breton, si préoccupé de l'invisible, le Gascon, l'Auvergnat rêveur et perplexé, le Provençal, le Flamand, ont chacun apporté leur inflexion propre."

Le critique, comme l'auteur, est frappé de "l'extraordinaire sincérité intellectuelle du Français", en opposition à l'anglo-saxon, "qui, avec tout son monde de rêve et de mystère, sait établir un éternel divorce entre la croyance et la pratique..... Pour le Français, tout idéal supérieur, aussitôt conçu devient l'objet d'expérience et se met en pratique. Les choses de l'intelligence lui apparaissent comme la règle de conduite suprême ; sa conscience visite sa pensée aussi souvent que sa morale ; et ne pas agir d'après ses idées lui semble une lâcheté."

"Mais une nation si profondément influencée par les opinions doit continuellement modifier son type avec son idéal. "En 1830 dit à M. Weiss, "l'âme française et l'esprit français étaient faits d'enthousiasme, de foi, de tendresse et d'amour. "Guizot nous criait : Enrichissez-vous ! On le couvrait d'outrage." Mais à la fin la voix de Guizot et l'esprit qu'il représentait prévalurent sur l'idéal romantique. Le Français du second empire, celui qu'annonce Balzac, épris de gain et d'éclat, fut d'un matérialisme intense ; Le Français de la troisième république a été un pessimiste mélancolique et désillusionné, convaincu de sa propre décadence. Le nouveau Français, celui que chante M. Bouchard et que Rod décrit dans le sens de la vie, et qui apparaît surtout dans le monde pensant au-dessous de trente ans, se rapproche de ses ancêtres de 1830. La littérature russe lui a apporté un idéal. C'est un jeune homme ardent, intuitif, attristé, assez pessimiste encore, mais persuadé de l'efficacité de l'amour, dans le sens le plus vaste et le plus humanitaire, pour racheter tout l'univers non prussien.

"Après leur obéissance aux idées, ce qui nous frappe le plus dans le Français, c'est la texture serrée de la fibre sociale, la façon dont l'individu se perd dans le facteur de la société pour le bien ou pour le mal. La nation est grande par la cohérence de la masse plus que par le caractère des individus. De là la nuance spéciale du patriotisme français. On n'entend jamais le Français vanter le caractère et la qualité de ses compatriotes, à la façon de l'Anglais ou de l'Américain. Il pense à la France, à ses gloires, à sa place en tête de la civilisation. Son pays est pour lui une entité, une force concrète et organique ; il est fier d'être associé à son œuvre dans le monde, sans avoir eu même temps la conscience d'y contribuer ou d'en être responsable pour sa part. Aussi est-il admirablement sincère dans les discussions touchant la France, où il se montre dans le détail, un critique impitoyable et pénétrant. Nous nous étonnons souvent de l'étendue de ses aveux qui semblent

tout emporter. Nous oublions qu'il a toujours la France en réserve."

X.....

— o o o —

## FIN DE VISION

Orient pays des rêves.....

Pierre Loti.

C'en est fini des beaux décors  
Qu'enchassent les murailles grises  
Comme les perles et les ors  
D'un fruste coffret à suprise

Fini les merveilleuses nuits  
Après les couchants de topaze  
Des dattiers penchés sur les puits  
Où battent les ailes de gaze

Fini du dôme aux blancs piliers  
Des sables aux luisants de grève  
Fini du chant des chameliers  
Fini de l'Orient du rêve....

Le vent automnal d'Occident  
Courre avec un long bruit de râle  
Le ciel d'or du pays ardent,  
Et je ne vois plus qu'un ciel pâle ;

Un ciel pâle aux pâles lointains,  
Et sur le seuil désert des portes,  
Qui forment les décors éteints  
Pleuvent, pleuvent les feuilles mortes.

LÉON FÉVAL.

— o o o —

## COURRIER LITTÉRAIRE

Mme Octave Feuillet, publie chez Calman-Lévy sous ce titre : *Quelques années de ma vie*, une autobiographie suivie de plusieurs lettres inédites de son illustre mari.

Nous empruntons à cette intéressante publication, les deux lettres qu'on va lire. Elles étaient adressées par le célèbre romancier à sa femme, et datent de l'époque où Octave Feuillet, bibliothécaire à Fontainebleau, était en même temps l'un des familiers de l'Empereur Napoléon III.

FONTAINEBLEAU... ..

Ma bien chère enfant,

Me voici de retour et ça va bien jusqu'ici. Pourvu que ça dure ! comme disait Pierrot en tombant de sa tour.

Ce voyage d'hier m'a paru long et triste après vous avoir quittés de nouveau, toi et les enfants. Heureusement que le temps s'est maintenu pendant

la route, entre sourire et grimace, sans soleil, mais sans pluie. J'espère que vous n'aurez pas été moins heureux que moi et que le cher petit Jacques aura pu faire sa procession sous un ciel clément.

Cette première communion de notre fils m'a bien ému, malgré l'éloquence à rebours de l'abbé Fontaine et le malheureux cantique sur l'air du premier pas. Quand j'ai aperçu le col blanc du petit Jacques devant ce vieil autel, mon cœur, bien endurci cependant, a craqué tout à coup. Tant de souvenirs dans le passé, tant de rêves pour l'avenir, tant de pensées, de sentiments qui fondent subitement toutes les glaces de la raison et de l'orgueil !

Je ne suis rentré à Fontainebleau que ce matin. A peine débarbouillé, je suis allé faire un tour dans le parc qui était vraiment charmant à cette heure matinale, avec ses longues avenues sombres, sa pièce d'eau, et ses nymphes dans leurs grottes fraîches. Je suis revenu en côtoyant l'Étang couvert d'une flotille de barques et de petits trois mâts pa-voisés.

Les barques circulaient à travers les îles, étalant au soleil leurs voiles blanches comme des ailes de cygne. Il y a au centre de l'Étang, sur un îlot, un pavillon dont les tentes, les stores et les drapeaux flottants ont un joli air de fête.

Comme je passais cette après-midi dans la cour de la Fontaine, j'ai vu un groupe de messieurs dont quelques-uns me semblaient jouer au bouchon. J'ai reconnu l'Empereur dans le groupe. Je me suis esquivé, mais j'ai retrouvé Sa Majesté deux minutes plus tard auprès de ses puits et de ses pompes qui paraissent l'intéresser beaucoup. Il y avait huit pompes à la file l'une de l'autre. L'Empereur s'est mis à pomper. L'Impératrice de même et tout l'entourage également, essayant de remplir le bassin qui est au-dessous. J'ai pompé comme les autres et j'avais du mérite car je commençais un rhume et ces pompes bavaient fort. On pompait sur ses mains sur ses pieds, sur son rhume, n'importe, on pompait toujours ; voilà les pompes de la Cour.

Je crois que cet exercice a mis l'Empereur en retard pour le diner, aussi a-t-il été forcé de payer l'amende, comme cela se passe habituellement au château pour ceux qui manquent d'exactitude. L'amende est de cinquante centimes. Quand l'impératrice est en retard, elle arrive avec sa pièce de dix sous dans un petit papier qu'elle remet en entrant au général Lepic. Elle fait cela avec un grand sérieux, comme si elle accomplissait un devoir.

La soirée s'est terminée par une loterie en l'honneur des Aguado qui avaient passé la journée au palais, l'Empereur était allé lui-même pour acheter les lots, il y en avait pour six ou sept cents francs. C'était l'Empereur qui appelait les numéros d'une voix grave. Je n'ai gagné qu'un affreux porte-plume, il y avait pourtant de jolis bibelots que j'en-voiais pour toi.

La fête n'a fini qu'à minuit et je suis rentré chez moi m'étonnant que ma femme me reproche de me coucher de trop bonne heure.

A demain.

OCTAVE.

FONTAINEBLAU 1868.

Encore une lettre gaie et heureux de mon aimable femme après une matinée gaie et heureuse que j'aurais voulu lui faire partager. Il s'agissait d'une jolie promenade et d'une bonne action, et tu étais donc doublement appelée à cette petite fête.

Je t'ai dit que l'Empereur m'avait donné 600 francs pour un vieux curé. Ce curé est le curé de Beuvron. Je suis allé lui porter les 600 francs à travers la forêt. Il faisait un petit temps d'automne frais et vif. La route était solitaire. Au bas d'une longue côte, je me suis trouvé dans la Vallée aux Cerfs, où j'ai cru voir passer Bas de Cuir et sa longue carabine, au milieu des clairière sombres rayées pourtant de jets lumineux. Bientôt j'ai aperçu le village noyé dans les pampres, la vieille église infirme et son presbytère à moitié ruiné. Le curé a reçu le don impérial en pleurant sur mes mains. Ah ! Monsieur disait-il, que l'Empereur est bon. Nous allons boire quelque chose à sa santé n'est-ce pas Monsieur ? J'ai consenti seulement à visiter son jardin et ses treilles de chasselas qui sont magnifiques. Il m'a donné un panier de raisins que j'offrirai aux Polignac.

Je suis revenu par Marlotte, le village cher aux peintres, j'ai vu les maisonnettes avec leurs jardins et les poules sur le fumier des cours et j'ai pensé aux Palliers, à tes poules, à tes fleurs et à toi surtout.

J'ai le remord d'être resté deux jours sans t'écrire. J'étais brisé de fatigue et plus nerveux que de coutume. On s'était couché très tard tous ces temps-ci, avant-hier, les causeries se sont prolongées longtemps après minuit.

L'Impératrice était aimable, riieuse, charmante. Elle disait cependant : — "Je suis triste, c'est l'automne, car nous voilà en automne ! Je suis triste !" Mais elle était gaie. Elle avait rencontré dans l'escalier en venant diner, un monsieur qui s'était rangé en lui disant galamment : "Passez, mademoiselle." Puis quand mademoiselle a passé, le monsieur galant a reconnu l'Impératrice et il court encore, disait-elle. Puis elle répétait : "Passez mademoiselle" en prenant un ton doux et avec une petite révérence.

Avant la causerie, nous avons fait une promenade en voiture, avec postillons poudrés. Il y avait trois voitures. Dans la première attelée de six chevaux, piaffant comme des diables : l'Empereur et l'Impératrice, dans la seconde, Moris Marnezia, Mlle Marion, Mme de Sancy et ton serviteur. Les petites d'Albe dans la troisième. Tout cela s'est ébranlé à grand bruit sur le pavé et sous les voûtes sonores. On franchit la grille. On bat aux champs et nous filons au grand trot le long de la treille célèbre. Nous sommes dans la campagne longeant les lisières de la forêt et des parcs, quelquefois traversant de petits villages blancs. Les habitants accourent sur les portes, agitent leurs chapeaux et crient : "Vive l'Empereur !" Bientôt nous apercevons la Seine, qui a l'air par là d'un fleuve sauvage, tout plein de roseaux ; nous la côtoyons un moment, puis nous entrons en forêt.



On cueille des feuilles fraîches en passant sous les vieux grands arbres et on se plonge le nez dans. Les longues allées, les clairières sont déjà remplies d'ombre et de mystère. Les piqueurs avec leurs grelots, courent au galop dans les ténèbres, comme des chasseurs noirs. L'odeur des derniers foins parfume l'air épais. On rentre dans le parc. Les tambours battent. On est de retour au palais et on y bavarde comme je viens de le dire.

Hier, l'Impératrice a organisé un feu d'artifice sur l'étang et sous les bosquets qui font face au salon chinois. Toute la population de la ville avait été conviée et il était même venu beaucoup de monde de Paris. Les cours, les parterres, les terraces, les avenues qui bordent l'étang ont été envahis par une foule immense, aussitôt que leurs Majestés et leurs convives ont eu traversé la cour de la Fontaine pour se renfermer dans l'enceinte du jardin anglais. L'Impératrice appuyée sur la balustrade qui sépare le jardin de la cour a fait gaiement la conversation avec la population enchantée, et elle a entrepris en particulier un petit garçon de la plus humble condition, qui était ahuri de tant d'honneur.

Des cris tumultueux de vive l'Empereur nous ont fait retourner. C'était le collège de Melun qui venait d'être admis tout entier dans le jardin réservé. L'Empereur lui-même a rangé cette masse d'enfants, petits et grands, et les a fait asseoir sur le talus gazonné de l'étang, devant les salons. Puis la nuit étant tout-à-fait tombée, on a vu l'Empereur sortir de son cabinet avec une flamme bleue dans la main, et un immense cri de : "Vive l'Empereur !" est parti de toute cette foule perdue dans les ténèbres. Il s'est approché d'un poteau et a mis le feu à la fusée de signal qui s'est élevée majestueusement au-dessus des arbres. Au même instant tout le parc s'est illuminé de feux rouges, bleus, jaunes, argentés et des jets de feu, des cascades étincelantes ont jailli du sein même de l'onde, tout cela retombant en pluie d'or et de pierreries comme ces arbres fantastiques qu'on voit sur les lacs du Japon. C'était vraiment le pays de la féerie. Des feux de Bengale brûlaient sans interruption dans les profondeurs des bosquets et y ouvraient des grottes enchantées, des perspectives aériennes. On voyait passer sur l'étang, dans cette poussière de feu et dans ces nuages d'or des petites barques, des artificiers habillés de blanc, pareils à des Génies. Les cygnes effarés apparaissaient comme de gros flocons neigeux, et toujours, sans intervalles, les explosions retombant en pluie d'étincelles, en laves bleuâtres, en cendres lumineuses.

L'Impératrice, se détachait sur ce fond d'apothéose comme dans son élément. Elle était muette de plaisir, disant seulement à demi-voix : "On dirait les tableaux de Gustave Doré !" Un bouquet idéal a terminé ce spectacle vraiment royal, puis, tout de suite un bruit de fanfare a éclaté et une légion de fantômes à cheval portant des torches a défilé dans l'avenue de Maintenon, se dirigeant vers le palais. C'était le régiment des dragons de l'Impératrice qui lui faisait la surprise d'une retraite aux flambeaux.

On s'est transporté aussitôt à travers les salons et les escaliers, sur le haut du grand perron du fer à cheval. Les cavaliers armés chacun d'une torche, la musique au milieu, ont débouché sous les voûtes et sont venus se ranger dans l'immense cour des adieux. Ils ont exécuté là une sorte de carroussel, pendant que les trompes de la vénerie et les fanfares du régiment jouaient alternativement. C'était étrange et superbe. Ces chevaux, ces lumières, ces casques se mêlant comme dans un tournoi, donnaient l'illusion, avec le cadre de ce vieux palais, des fêtes magnifiques du temps des Valois.

Une belle soirée enfin et qui n'a eu pour moi qu'un point noir, c'était ton absence.

OCTAVE FEUILLET.

—:ooo:—

### BAPTISTE OU LE CHEF DU PARTI BLEU

Tous les matins M. Roques le curé de Tourbes, faisait le tour de son village. Il était du pays, d'une bourgade si proche qu'on apercevait son clocher du haut de la colline. Son ambition quand il lui en venait, c'était d'obtenir vers la cinquantaine la cure de Roujou, l'église suivie d'un jardin, à l'ombre de laquelle il était né. Il possédait quelque fortune, et la distribuait par le village, de ses mains douces toujours attendues et bénies comme une lumière.

A son arrivée, il avait rencontré une poignée de mécréants, des païens, ainsi qu'on les appelle là-bas, au bord de l'Hérault. Il les convertit sans effort, par la simple vertu de l'exemple, par sa volonté invincible, faite de charité et de dévouement. Pour les riches de Tourbes, il y avait des maisons, celle des "bleus" où ils ne seraient jamais entrés, autant par orgueil que par probité religieuse. Ce prêtre les choisit de préférence. Il parlait des labeurs de la campagne avec autant de science et de passion que les paysans. Jamais il ne parlait de l'église. Mais devant lui, tous pensaient au bon Dieu.

\* \* \*

Un seul résistait. Il se nommait Baptiste, un bonhomme trapu, noir, les cheveux en buisson, une face de singe hérissée d'un collier de barbe. Il travaillait avec acharnement pour nourrir ses huit enfants, sa vieille mère infirme. Sa femme peinait à la maison, et les mioches, joufflus, grouillaient dans ses jupes comme des poussins autour d'une poule. Les deux aînés des petits hommes déjà s'employaient, tantôt chez le maçon, tantôt chez le cordonnier, parfois aidait au père. Celui-ci soignait son morceau de vigne près de la grande route, très loin, ou bien avec sa carriole, ramassait du bois qu'il essayait de vendre ou qu'il portait à sa maison. Pauvre mesure de cailloux, sans air et sans jour, qui s'enfonçait dans la terre, sous les pavés.

M. Roques allait surtout chez Baptiste. Le rustre grognait dans les coins, mais il n'osait se révolter

chasser l'intrus à coups d'injures, et cela l'étonnait de manquer de courage, lui qui menaçait si glorieusement les riches sur les places. M. Roques ne se rebutait point. Au contraire, il se montrait prodigue d'indulgence et d'amitié. Dans les petits salons bourgeois, ou l'entêtement un peu malicieux du prêtre occupait les veillées, il assurait qu'il parviendrait à domestiquer la fauve.

—Vienne un temps de misère, que je ne souhaite certes pas, disait M. Roques, Baptiste se soumettra. La foi des mécréants n'est guère solide. Les croyances ne sont réelles que si elles résistent aux épreuves. Vous verrez.

\*  
\* \*

Durant l'hiver, Baptiste souffrit beaucoup. La pâture était maigre. On cueillait, à travers la plaine des herbes et des salales. On laissait les pains sécher sur les planches, pour que, plus durs, ils puissent rassasier plus vite. La vieille mère tomba malade, la froideur et le chômage sévirent tellement qu'un grand nombre de maladies et de détresses se déclarèrent. Le fossayeux, comme au passage d'un fléau remuait souvent le sol du cimetière. Mais Baptiste ne céda pas. Dès que le prêtre se présentait chez lui, il s'esquiva, s'égarait dans les ruelles, au hasard, le cœur triste. On le voyait rôder par les chemins, ainsi qu'un chien trop vieux, abandonné, honteux presque de vivre.

Des propriétaires vendirent leurs jardins, qui ne rapportaient guère. Alors M. Roques réalisa un de ses rêves. Il acheta sans marchander, un de ces jardins à la lisière du village, à quelques pas du presbytère, sur le chemin qui rejoint à travers les vignes, la route blanche de Béziers. Il voulut cultiver lui-même et il l'aima tout de suite, cet enclos planté d'arbres fruitiers, si agréable avec son puits, au fond, sous les lilas. Il le transforma en terrain de rapport, où les pauvres viendraient s'approvisionner. Là, il était heureux comme un prince, avec sa pioche. Il s'amusa à voir passer le monde, les carrioles, les petits ânes trotinant qui savent aussi bien que leurs maîtres le chemin des propriétés.

\*  
\* \*

Un matin de printemps, Baptiste passa avec ses deux aînés, M. Roques leva la tête.

—Hé ! cria-t-il. Où allez-vous ?

Baptiste se hâta. Les enfants couraient pieds nus dans la poussière. M. Roques cria plus fort :

—Baptiste ! Baptiste ! Où vas-tu si vite ?

Baptiste s'arrêta, parut réfléchir. Les enfants le considéraient avec inquiétude, peureusement. Soudain, il s'avança, et, tandis que le prêtre s'accoudait aussi sur la haie, il parla :

—Que voulez-vous ?

—Tout le village connaît mon jardin, est-ce que tu le connais, toi ?

—Non.

—Entre.

Baptiste se gratta la barbe, puis, prenant ses enfants par la main, il s'écarta, bourru.

—Non je n'entre pas.

—Tant pis !

Mais Baptiste ne s'éloignait pas. Même il montra son front épais et rouge, et les deux hommes se regardèrent. M. Roques se mit à rire :

—Pourquoi en veux-tu aux prêtres, voyons ?

L'homme, de nouveau hocha le front, épia la robe noire, le paysan fort et doux qui tenait la bêche. Et sa face brillait d'une intelligence.

Pour la première fois, il s'étonnait de sa haine contre les hommes nés de la terre comme lui, qui parlent du ciel aux hommes. Il s'humiliait. Une âme fraîche s'éveillait en lui.

Le prêtre le vit sourire.

—Où allais-tu ? demanda M. Roques.

—A la ville.

—Quoi faire ?

Le rustre haussa les épaules, confus d'avouer qu'il allait peut-être mendier.

—On ne me connaît pas à la ville grogna-t-il.

—Voyons, si je t'offrais de t'occuper de mon jardin ? Tu seras mon fermier... Hé ! hé ! Baptiste ne répondit pas, et, plus entêté qu'une bête, il se sauva vers la grand'route blanche.

\*  
\* \*

Les champs sentaient bon, mouillés de rosée, sous le ciel radieux, il ne semblait pas possible qu'il existât tant de misère. Pourtant, on manquait de pain chez Baptiste, les enfants tourmentaient leur mère, et la vieille se plaignait de vivre, plus solide qu'un mur. A présent, sur la route blanche, en longeant les cultures rajeunies où travaillaient les hommes au visage heureux, Baptiste revit le beau jardin de M. Roques, entouré de roseaux, dans la lumière du matin.

Là-bas, parmi les platanes, la ville apparaissait, avec ses toits noirs d'où s'envolaient dans l'azur des fumées bleues des cuisines. Baptiste eut une frayeur profonde et un remords. D'ailleurs, à quelle porte frapper ? On l'outragerait peut-être, en l'éconduisant. Alors, sur le bord de la route, il se recueillit, les yeux perdus dans la plaine, où fleurissaient au soleil les amandiers. Et sans savoir ce qu'il ferait, il ramena au village, par des sentiers déserts, ses enfants qui balançaient leurs paniers vides. Il les poussa dans la chaumière, puis s'éloigna à l'aventure.

\*  
\* \*

Mais un destin le conduisait. Devant le presbytère il rencontra M. Roques.

—Ah ! te revoilà ? D'où viens-tu ?

Tandis que Baptiste se taisait, de lassitude et de résignation, le prêtre ajouta :

—Je parie que tu allais au jardin.

—Peut-être... je ne sais pas.

—Tiens ! je te donne la clef.

Après avoir hésité, le rustre accepta.

—Quant à moi, je vais voir ta famille, dit le prêtre qui ne se troublait point.

Baptiste n'eut aucune révolte. Il leva ses yeux sauvages, méfiants encore, mais où cependant bril-

lait une tendresse, une innocence d'enfant qui ne comprend pas bien. Enfin, lorsque le prêtre eut disparu, il se dirigea vers la campagne.

Aujourd'hui, il gagnerait du pain. Puis, M. Roques lui avait offert la culture de l'enclos. C'était du bonheur déjà, des promesses fraternelles qui le tentaient.

Il frissonna. Pour la première fois il jouissait de la douceur de la campagne, de l'éclat du soleil. Il souriait aux vieux murs, aux arbres, aux vignobles.

Le bien qu'on lui avait fait se répercutait en lui, le rendait bon, et, timidement, comme dans une aurore, il approchait des choses de rêve et de ciel qui auparavant lui étaient fermées.

Il songeait à M. Roques. La haine des prêtres lui parut aussi puérile que s'il eût voulu démolir l'église à coups de poing. Ici-bas, il n'y a que les voix du ciel qui réunissent les hommes ; le paysan le comprit en son vague horizon.

Il travailla tout le jour, ardemment, sans être contrarié par le souci de sa famille, puisque M. Roques était allé la visiter.

\* \* \*

Le dimanche, sans honte, sans gloriole, il conduisit ses enfants et sa femme à l'église, qui lui semblait être la maison de M. Roques.

Le prêtre ne lui adressa point d'éloges. Et cela surprenait radieusement Baptiste, qui disait :

— Avec vous, monsieur Roques, on ne sait plus si on est bleu ou rouge, mais on croit au bon Dieu.

GEORGES BEAUME.

— : o : —

### EXISTENCES BRISEES

C'était en 18..... Parmi les voyageurs qui se pressaient ce jour-là aux guichets à la gare d'Orléans, on remarquait un jeune homme de dix-huit ans environ dont le pantalon de coutil, d'un blanc immaculé, tirait l'œil.

Il avait les cheveux bouclés, les traits doux, un peu hautains, tempérés par une sorte de rayonnement intérieur reflété par deux yeux gris d'une vivacité extraordinaire.

Pendant un quart d'heure environ, le pantalon blanc s'était arrêté devant les rayons bariolés, alléchants, de la librairie installée à côté du hall, étudiant minutieusement les titres des volumes nouveaux, et se décidant finalement à en acheter trois ou quatre qu'à présent il portait gravement sous son bras, — le bras gauche, côté du cœur, — leur jetant une œillade tendre par instant, pour rester sans doute en communion avec eux, ou tout au moins pour s'assurer qu'il ne les avait point semés en route.

Au moment où les guichets s'ouvraient pour le train du Périgord, son premier mouvement avait été de se précipiter vers le guichet des premières.

Mais il s'arrêtait tout d'un coup, fouillait dans son gousset, puis rétrogradait à pas lents, après un calcul mental corroboré par l'examen rapide de deux ou trois pièces d'or qu'il faisait glisser entre ses doigts. Son regard une fois de plus, glissa amoureusement sur les volumes coquets abrités sous son bras, et il se dirigea, calme et fier comme devant, vers le guichet des secondes. Evidemment il avait sacrifié pour l'achat de ses livres, qui le méritaient ou ne le méritaient pas, une partie de la somme représentant le montant du billet de 1ère classe qu'il devait prendre.

Mais il s'en consolait en pensant qu'il était seul après tout, que personne ne le connaissait, et que son pantalon blanc ferait aussi bon effet sur le cuir des banquettes de seconde que sur le drap moelleux des premières.

Et il monta en seconde, doucement ému peut-être par le sentiment du petit sacrifice qu'il venait de faire à sa passion pour les lettres, et qui prit des proportions encore bien plus considérables à ses yeux, dès qu'il eut fait l'inspection du compartiment où il venait de s'asseoir.

Ses compagnons de route étaient deux maçons, un jeune et un vieux, assis en face de lui, et qui n'avaient jamais vu sans doute de pantalon aussi blanc que le sien, à en juger par la persistance avec laquelle ils tinrent d'abord les yeux braqués sur celui qui venait de prendre place en face d'eux. Ils étaient eux, vêtus de toile grossière, de bourgerons usés, élamés rapiécés, qui évoquaient autour de leurs silhouettes toute une existence de privations de dar labour les rapprochant bien plus de la bête de somme que du type humain.

Le pantalon blanc, gêné d'abord par l'odeur d'eau-de-vie et de pipe moisie dont ils emportaient le compartiment comme s'ils avaient tenu à emporter avec eux cette atmosphère inséparable de leur profession, finit par se consoler en pensant que c'était des compatriotes après tout Limousins, comme lui, et qu'une tendresse pour les lieux d'enfance ramenait au Périgord.

Il venait, lui, d'être sacré bachelier — ce qui expliquait à la fois son orgueil et son pantalon blanc, un pantalon de communiant, de ce blanc officiel des solennités d'enfance et maintenant son imagination hantée par toutes les visions attendries d'un passé bien proche encore, évoquait là-bas, au foyer natal la silhouette robuste d'un grand père dont les genoux avaient été le premier théâtre de ses exploits équestres et qui lui tendait les bras du fond de sa province, impatient de contempler, lui aussi, l'aurole dont ce titre de bachelier devait avoir nimbé son front de dix-huit ans.

Jules Claretie — le moment est venu de donner au héros de cette nouvelle le nom qu'il porte dans la vie vraie, à l'Académie française et ailleurs, un nom dont la prononciation indécise pour le commun lui a causé bien des tourments depuis. — Jules Claretie, dis-je, se laissait aller au bercement doux des souvenirs surgissant malgré lui entre les pages du livre machinalement feuilleté, quand un gémissement étouffé par la vacarme du train en marche le tira de sa rêverie. Il leva la tête, pensant avoir mal

entendu. Mais un second gémissement succédait presque aussitôt au premier. Il s'échappait des lèvres du plus jeune de ses voisins, un gars de vingt ans environ, dont l'air souffrant, les traits blêmes presque livides faisaient mal à voir. Jules Claretie l'examina du coin de l'œil, en timide qu'il était (et qu'il est resté, si je ne m'abuse), ne l'ayant point regardé encore.

Il eut la conviction nette, immédiate, que le pauvre diable se mourait, emporté par une phtisie dont ses membres grêles, sa face décharnée, les cercles bleuâtres qui lui creusaient l'orbite, accusaient suffisamment les ravages. Il avait laissé tomber la tête sur sa poitrine, présentant au demi jour de la petite vitre contre laquelle il était adossé le dos mince et blanc de son nez, d'une minceur anormale et dépaysée dans l'ensemble lourd et commun de ses traits, leur prêtant une finesse, une distinction irréelles, la distinction effrayante dont sont pétris les visage des mourants.

Une plainte nouvelle tomba de ses lèvres flétries, et cette fois le jeune bachelier comprit distinctement ces mots : " Pauvre Catissou ! "

Il s'apitoyait sur quelqu'un, le malheureux, ou peut-être ce nom de femme résumait-il ses espérances mortes, le regret suprême que lui laissait la vie brutalement arrachée de son corps en pleine jeunesse, de son âme obscure, ouverte à peine aux joies de l'existence.

Son compagnon le regardait maintenant avec un branlement silencieux de la tête. C'était un vieux d'une cinquantaine d'années, à la tignasse épaisse soulevant sa casquette placée sur l'oreille, la face dure, recuite au soleil et au grand air, sabrée de de toutes les rides de la misère, du pain durement gagné, l'œil farouche, sanguin, adouci en ce moment par un éclair de pitié vague, mouillant la prunelle, filtrant comme une lueur humide sur ses paupières lourdes.

Jules Claretie n'avait plus envie de lire, sa pensée passait par-dessus les pages du livre qu'il laissait ouvert sur ses genoux pour se donner une contenance, bien autrement empoigné par cette page brutale arrachée à la vie réelle, la rencontre de sa jeunesse heureuse, souriante, pleine de promesses, avec ces deux existences, l'une vide, fermée sans horizon, l'autre brisée dans sa fleur, irrémédiablement condamnée, ce drame pitoyable jeté à travers les idéales rêveries de son imagination de futur romancier.

Qu'est-ce qu'il expiait donc, le petit Limousin qui s'en retournait mourir à vingt ans, dans son village qu'il n'eût jamais dû quitter, et en quoi le pauvre Catissou, qu'il invoquait dans sa détresse pouvait-elle avoir contribué au dénouement de sa lamentable histoire ? Où trouvait-il d'ailleurs, la force de s'attendrir sur le compte de cette mystérieuse créature, alors que lui-même était digne d'exciter la pitié des autres ?

Le vieux maçon comprit-il la question que se posait Jules Claretie ? Toujours est-il qu'il se mit à bredouiller quelques mots dont son regard vague et l'orientation indéterminée de son visage n'indiquaient pas clairement la destination.

" Fichu animal, va ! comme s'il n'avait pas pu rester dans son pays... Est-ce qu'on va à Paris quand on a pas de sang dans les veines, et qu'on ne fait que rêver à sa Catissou ?... Ah ! malheur de sort !... se laisser crever comme ça !... Avec cela qu'elle va être contente maintenant, la Cotissou, que je te le lui ramène à moitié mort, son beau fiancé !... Elle va peut-être bien pas vouloir le regarder seulement ?... Et les vieux à la Souterraine, (1) quelle tête ils vont faire, et ce que je vas être obligé de leuren conter, pour les empêcher de hurler et de grincer des dents !... Ben sûr, qu'il ne l'aurait pas laissé partir, et que je l'aurais renvoyé, moi, et plus vite que ça, si j'avais su !... Mais les premiers temps à Paris, est-ce qu'on peut savoir ? Moi aussi, j'avais une mine de déterré !... Mais, moi je mangeais, je buvais mon saoul, et je ronflais, au lieu que ce crétins-là... Cré nom de cré nom ! "

Le vieux jurait ainsi à chaque mot comme pour dégager sa responsabilité. Il reprit, devenu un peu plus tendre, et s'adressant cette fois au malade :

Après tout, qui sait ? peut-être que tu t'en tireras tout de même !... L'air du pays te fera du bien... avec ça que t'as de l'estomac, des marques... Et puis le plaisir de revoir ta Catissou.

— Ah ! oui, fit l'autre, pauvre Catissou !

Et le marmotage du vieux continuait, déroulant petit à petit et le ponctuant de ses jurons, le roman misérable du petit, qui s'en retournant crever dans son village après avoir mené à Paris une existence de chien, avait économisé toujours et quand même, coupé chaque sou en quatre, s'être privé de tout pour assurer la petite dot exigée par Catissou, qui ne voulait pas d'un homme sans le sou !... Pauvre Catissou !... Ah oui elle était bien à plaindre Catissou !... Est-ce que tout cela serait arrivé, si cette sotte fille avait su se contenter du commun, de celui qu'ils avaient tous accepté, eux, les vieux, qui s'étaient mariés, à la Souterraine. Avec un peu de courage et de bons bras, on finissait toujours par assurer le lendemain, et trouver encore de quoi élever les mioches, s'il y en avait. Des filles comme cette Catissou, il en pleuvait partout ; d'ailleurs, pour une de perdue, le petit en aurait retrouvé dix autres plus tard..... et c'était vraiment trop bête de s'être laissé crever pour une sans-cœur pareille.

Un incident qui allait mettre en éveil toutes les facultés imaginatives de Jules Claretie mit fin subitement à ce vocero limoussin dont les tirades entrecoupaient la plainte continu du jeune maçon.

Le train s'arrêtait à Etampes, la portière s'ouvrait et une dame respectable, c'est-à-dire âgée, monta dans le compartiment saïvie, d'une jeune fille si blonde, si gracieuse, si souriante, qu'il était inutile de lui donner un âge quelconque.

Était-ce la guirlande pâle de ses cheveux qu'on eût dits teints d'un rayon de lune, ou le bord sorti de fleurettes du chapeau de paille qui lui nimbait la tête, ou encore l'étoile bleu de ciel, étrangement vacillante, de ses prunelles, faisant d'elle une créa-

(1) Souterraine est un village du Périgord où se recrutent tous les maçons qui viennent chercher du travail à Paris.

ture impossible à confondre avec aucune autre, toujours est-il que le nom d'Ophélie venait maintenant errer sur les lèvres du jeune bachelier que le charme étrange de la fillette avait ébloui aussi instantanément que s'il eut rayonné d'elle sous une forme fluide, visible, lumineuse.

Les deux dames s'étaient installées sans échanger une parole, la vieille paraissant un peu inquiète seulement, comme toutes les femmes âgées qui voyagent en chemin de fer, et qui ne trouvent généralement de repos que lorsqu'elles ont totalement bouleversé celui des autres, en se livrant sur leurs bagages, puis sur les vôtres, les stores, les bouillottes, les potères, etc., à une série de démonstration vagues, sans cause ni prétexte, le tout couronné par une inspection minutieuse des physionomies circonferentes.

Jules Claretie, n'avait pas échappé à cette inspection, mais ce qui le préoccupait bien plus maintenant que le regard nébuleux de la dame fixé sur lui, c'était celui de la jeune fille, d'Ophélie, qu'il sentait flotter, tout le long de sa personne, lui donnant la sensation, d'une caresse délicate, immatérielle, tenue au point qu'il n'osait plus bouger, ni tourner la tête de peur de rompre le charme par un mouvement trop brusque. Et pourtant le moment était venu de faire une simple connaissance avec la jolie blonde assise près de lui, si près, que son pantalon blanc frôlait le volant de sa robe claire et qu'il entendait presque les battements de son cœur. Mais, comment faire ? soutenir ce regard bleu serait bien difficile ; et pourtant il n'y avait pas à dire, il fallait commencer par là.

La tête toujours orientée du côté du paysage, Jules Claretie agitait la question, la retournait en tous sens, cherchant le moyen le plus ingénieux de rompre la glace, se fixant des délais reculés de minute en minute, au bout desquels il devait assumer la responsabilité d'une entrée en conversation, quand le bruit et le mouvement du train qui se remettait en marche lui communiquèrent soudain un courage surhumain. Il se tourna tout d'une pièce vers la jeune fille, en homme qui va prendre enfin une résolution suprême, quand à sa grande stupéfaction, au moment où son regard rencontrait celui des yeux bleus, il remarqua que la jeune fille lui souriait.

Le premier mouvement, involontaire d'ailleurs, du jeune bachelier, fut de rougir jusqu'à la racine des cheveux, tout en pensant que si le sentiment impliqué dans les traits un peu narquois du visage d'Ophélie se mentait pas, elle devait le trouver prodigieusement ridicule. Sa pudeur, en effet, combinée avec son pantalon blanc et son veston bleu marine, rendait le jeune bachelier tricolore, couleur patriotique, mais qui devient saugrenue quand elle se mêle d'exprimer les reliefs d'un caractère ou d'une situation.

Et comme s'il avait deviné juste quant à la note pittoresque engendrée par sa confusion, Ophélie, qui venait d'ouvrir un album à dessin, lui demanda tout à coup, à brûle pourpoint :

"Voulez-vous me permettre monsieur de faire votre portrait ?"

Elle avait pris un crayon et, sans attendre la réponse, se mettait à dessiner. En face d'elle, le vieux maçon avait assez de maugréer, et l'autre de gémir ; tous deux regardaient effarés, déroutés par cette vision de jeunesse gaie, d'heureuse insouciance, tombée en travers de leur misère, scandalisés peut-être aussi par l'inconsciente effronterie de la demoiselle. Si c'était comme cela qu'on élevait les filles dans le grand monde !

La vieille dame, cependant avait poussé sa compagne du coude comme pour la rappeler aux convenances, et au moment où elle levait sa voilette épaisse de duègne, le jeune bachelier qui la regardait comme pour implorer son assistance, crût voir un affreux sentiment de détresse à peindre dans ses yeux. Mais il n'eut pas le temps de s'appesantir sur ce détail, car la jeune fille s'était mise à bavarder comme une petite perruche, dont elle avait d'ailleurs le profil un peu busqué.

"C'est curieux, disait-elle en se frappant le front du bout de ses doigts gantés, mais je jurerais que je vous ai rencontré déjà quelque part !... Au Luxembourg ; sans doute... oui, n'est-ce pas ?"

Et vous lui donner le temps de formuler la réponse qu'il avait aux lèvres, à savoir qu'à son grand regret il ne se souvenait pas, elle continuait, devenue rêveur tout à coup, presque triste :

"Il est vrai que les jeunes gens n'ont pas de mémoire. . . . Ils sont toujours dehors, voient tant de monde, tandis que nous autres, qui représentons le sexe faible, le beau sexe, dit-on, on nous traite de pauvres recluses. . . . Tristes apanages que la faiblesse et la beauté. . . . On nous enferme, on nous défend de penser, de sentir. Et pourtant la pensée est là (elle indiquait son front) qui se tord, se consume, se ronge elle-même, et le rêve ici (elle mettait la main sur son cœur), le rêve doux, immense, jamais assourdi, avide d'espace, de ciel, de liberté, qui s'élançe sans cesse au devant de l'inconnu, mon rêve à moi, qui me fait vivre et qui me tuera peut-être quelque jour, quelque chose de violent et d'infini dont le sens m'échappe parfois, la vibration continuelle d'une corde d'harmonie, une note, un soupir, un glas, quelque chose enfin qu'on ne définit pas, qui est d'une mélancolie supérieure aux choses car moi-même qui suis souvent gaie que triste, je l'entends toujours là qui se lamente et pleure comme la voix de l'Océan au fond d'un coquillage vide.

—Pauvre Catissou !"

C'était le jeune Limousin qui, ne comprenant plus, devenait inattentif et se remettait à gémir.

Celui-là, ce n'était pas le rêve, le mal cérébral qui le foudroyait dans sa jeunesse, mais la réalité, la réalité faite de choses, concrètes brutales, implacables, celle-ci aussi meurtrière que celle-là, l'une anéantissant les êtres physiques, l'autre terrassant les êtres spirituels, toutes deux représentant sous une forme différente le mal qui ne pardonne pas.

Elle était jeune et fraîche pourtant, la séduisante Ophélie, elle avait les lèvres roses, le teint très pur, le front uni qui ne gardait pas la moindre trace des pensées sombre dont elle venait de secouer l'essaim dans le compartiment et qu'elle semblait vouloir

chasser maintenant avec le petit mouchoir de batiste brodée qu'elle agitait devant son visage.

Un peu de rouge était monté à ses joues pâles de petite pensionnaire de seize ans, le rouge d'une gêne subite, dissipée aussitôt par l'éclair de sympathie surpris dans le regard du jeune bachelier. Jules Claretie l'avait écoutée avec surprise d'abord, avec émotion ensuite, bercé par la musique caressante de sa voix froide, aux intonations enfantines, sentant se lever et grandir en lui une foule d'images tumultueuses qu'il croyait endormies tout au fond de sa conscience de collégien frais émoulu, plus troublé encore qu'étonné des échos que chacune des hantises d'Ophélie éveillaient dans son propre cœur, dans son imagination inquiète de penseur et d'écrivain naissant, toujours flottant entre le rêve et la réalité, également passionné pour l'une et pour l'autre, épris déjà de chimère et d'analyse, de cette psychose double, à égale distance du vrai et de l'idéal, dont il devait faire plus tard la base et le cadre de son œuvre de romancier.

Pour être tout à fait sincère, nous devons déclarer ici que les impressions de Jules Claretie n'étaient point, sur le moment, aussi précises que nous venons de les formuler ici. Nos jugements sur les êtres et les choses que nous coudoyons, ne consistent en réalité qu'en une série interrompue de post-faces et non en photographies instantanées, le temps seul qui rétablit l'optique des faits, nous permettant de dégager la philosophie des événements où nous avons joué un rôle. Le jeune bachelier n'était donc pas en mesure de s'exagérer l'importance et la signification de la scène qui se jouait autour de lui, ne se doute pas précisément qu'elle fournirait plus tard à autrui le sujet d'une nouvelle dont le héros serait devenu romancier célèbre titulaire d'un fauteuil à l'Académie française. Il se laissait aller simplement aux impressions qui se succédaient en lui, se réservant de les analyser ensuite, après coup, comme tout être qui se respecte a coutume de le faire. Et ces impressions, il faut le dire, étaient d'un ordre confinant plus particulièrement à la vanité, au sentiment, de l'amour-propre flatté.

Evidemment, c'était une conquête qu'il venait de faire là. Il était en bonne fortune, lui, le bachelier timide qui n'avait pas encore osé regarder une femme en face. Cette ravissante Ophélie, vivante incarnation de l'héroïne de Shakespeare, un peu plus moderne seulement, cette jeune fille délicieusement blonde, idyllique, pleine de charmantes crâneries, qu'il ne connaissait pas cinq minutes auparavant, mais dont il avait jadis admiré le prototype au théâtre, lui appartenait maintenant par toutes les affinités de leurs deux natures pareillement sentimentales et rêveuses.

C'était dommage seulement que la veille duègne fut là pour gêner leurs effusions et que le petit Limousin d'en face s'obstinât à faire planer au-dessus de ce joli chapitre de roman l'image désolée de sa pauvre Catissou.

Ophélie justement devenait de plus en plus tendre, avait des épanchements extatiques pour le regarder de profil, dont il restait tout pâle avec une violente

tentation de lui demander son nom, son adresse, s'entendre avec elle, sur les moyens de se revoir le plus tôt et le plus souvent possible quand on serait de retour à Paris. Par moments même, la voix de la jeune fille prenait des inflexions toutes maternelles. Elle s'inquiétait de sa santé à présent, effrayé sans doute par la toux caverneuse du petit maçon, et saisissant ce prétexte pour exhiber un cornet de bomboms qu'elle finissait par vider entre ses mains après qu'il avait fait le tour de la société.

"C'est que j'aime les sucreries, moi, disait-elle avec un petit rire perlé, et je devine que nous avons les mêmes goûts. j'en suis sûr."

Redevenue sérieuse et poée, elle reprenait son album, se remettait à dessiner, disant qu'il n'y avait pas de temps à perdre si elle voulait terminer le portrait, car elles allaient descendre bientôt, à la prochaine station.

La prochaine station en effet arriva aussi rapidement que si elle se fut élancée d'elle-même au-devant du train dont la vitesse se ralentissait de plus en plus. Son approche fut indirectement annoncée aux deux jeunes gens, par le remue-ménage fébrile auquel la duègne, qui n'avait pas desserré les lèvres, commença de se livrer longtemps avant l'arrêt des wagons, remue-ménage bien disproportionné d'ailleurs avec le petit nombre des bagages qu'elle récoltait aux patères. On eût dit qu'un trouble subit l'avait envahie, qu'elle cherchait à dissimuler sous l'abondance et la variété de ses mouvements.

Le train s'arrêta enfin dans le fracas des freins qu'on serrait. Un émoi grandissant éclatait dans les yeux du jeune bachelier. Il s'était levé pour faire place, ne sachant trop ce qu'il faisait. Sa main perçut un contact tiède : c'était la main d'Ophélie qui se glissait dans la sienne. Il la regarda, incapable de trouver un mot d'adieu. Elle remua les lèvres, une consternation subite s'était répandue dans sa physionomie sombre. Il parut au jeune bachelier qu'une étoile lointaine somrait dans son regard bleu. Elle dit : "Adieu !" il répondit quelque chose, sentant bien qu'ils ne se reverraient plus jamais.

A ce moment, du dehors, on ouvrait la portière du compartiment. Deux religieuses à coiffe blanche apparurent debout sur le quai, au pied du wagon. L'une d'elles s'approcha du marchepied, tendit la main à la jeune fille pour l'aider à descendre. L'autre s'avancé également, avec un bon sourire un peu ému.

"Mademoiselle de Châteauvillars, n'est-ce pas ?" Abasourdi par cette scène incompréhensible, ne sachant comment interpréter le mouvement d'effroi de la jeune fille au moment où elle avait aperçu les deux religieuses, Jules Claretie retombait sur sa banquette au moment où la duègne passait devant lui. La tête naturellement penchée de celle-ci effleura presque la sienne, et il l'entendit, comme à travers un rêve, lui chuchoter à l'oreille : "Oubliez tout ceci et excusez cette pauvre enfant ; elle est folle !" .....

Le cœur serré, les yeux invariablement fixés sur la

colline qui abritait la petite station où elle était descendue, sans force devant la fuite graduelle, inexorable du paysage entraînant à sa suite tout son rêve d'une heure. Jules Claretie resta accoudé à la vitre baissée du compartiment jusqu'à ce que la giration des choses eût changé le cadre abominable où venait de sombrer son idylle.

Quand il reprit sa place, il constata que le petit maçon s'était mis à sangloter désespérément, tandis que le vieux s'essuyait les yeux du revers de sa main calleuse, ne voulant pas céder, lui, sans doute à une sensibilité indigne d'un homme, et d'un Limousin.

Les larmes qui coulaient en place des siennes soulagèrent un peu le bachelier. Il se prit à songer froidement à ces deux détresses qui venaient de se rencontrer, de se couder sous ses yeux, s'éclairant l'une par l'autre en vertu de la loi des contrastes.

D'un côté un drame tout physique, les afires suprêmes d'une chair vaincue dans le brutal combat pour la vie, l'histoire misérable et banale d'une de ces existences de manœuvres confinant de plus près à l'animalité humaine qu'à l'humanité proprement dite, inéluctablement rivées à la matière, ne vivant que par elle et pour elle et finissant par en mourir.

De l'autre, l'irréparable sort tragique d'une fillette condamnée à se promener à travers le monde chimérique où elle s'est ensevelie de son propre gré, une âme d'élite emportée dans la nuit éternelle de l'idéal devenue le jour pour elle, foudroyée par le rêve ou

l'ont clouée vivante les pernicieuses affinités de sa nature délicate.

Et maintenant qu'il les comparait ensemble au double point de vue esthétique et humain, le roman du petit Limousin et celui de la pauvre Ophélie lui paraissaient aussi triste, aussi faux l'un que l'autre, car le premier conduisait à la mort qui est le néant physique, le second à la folie qui est le néant spirituel .....  
Le temps ce grand modelleur, a peut-être lui-même un peu idéalisé ce souvenir de jeunesse que me contait l'année dernière M. Jules Claretie. mais il n'en est pas moins vrai, que l'impression encore persistante aujourd'hui de cette journée a exercé une influence durable sur sa vie, décidé même peut-être de la voie suivie par l'homme de lettres qui perçait déjà vers le bachelier timide et sentimental à l'excès. Tenu d'opter entre l'esthétique du rêve et l'esthétique de la réalité, il a choisi un point milieu, celui précisément où ces deux extrêmes se touchent, laissant place encore pour l'évolution d'une âme d'homme, d'un tempérament d'artiste et d'écrivain. Tout le monde a lu l'écrivain, et ceux qui connaissent l'homme, son cœur excellent ouvert à toutes les tendresses, indulgent à toutes les misères physiques et morales, indulgent pas de peine à trouver la formule à laquelle M. Jules Claretie est resté fidèle et qui l'a conduit à l'Académie française.

LÉON FÉVAL.

<b>ABONNEMENTS</b>		<i>Québec,.....189</i>
		<i>Veillez m'adresser la <b>REVUE UNIVERSELLE</b></i>
		<i>pendant.....mois à partir du.....189...</i>
		<i>m'engageant à payer la somme de \$.....sur</i>
		<i>demande. L'expédition du journal ne sera</i>
		<i>pas discontinuée à l'expiration de cet engage-</i>
		<i>ment, à moins d'un ordre à cet effet.</i>
		<i>Nom.....</i>
		<i>Adresse.....</i>
<b>Par an</b>	<b>\$2.50</b>	
<b>6 mois</b>	<b>\$1.25</b>	
A M. LÉON FÉVAL Directeur "Revue Universelle" Rue St-Jean, No. 246, Québec.		

